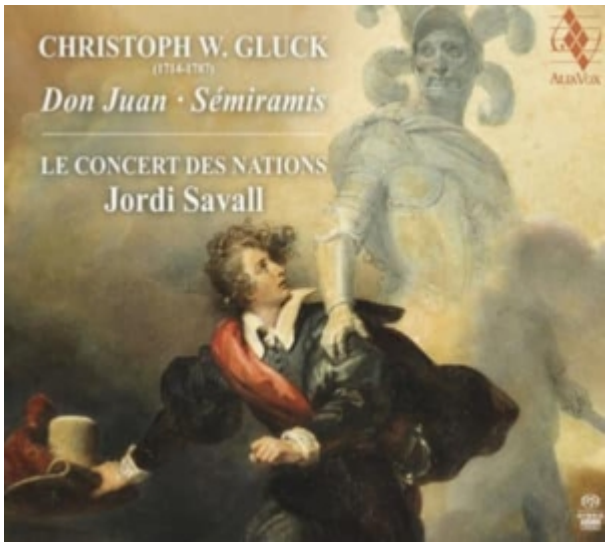
CRITIQUE, CD événement. GLUCK : Don Juan, Semiramis (ballets de Angiolini) – Le Concert des Nations. Jordi savall, direction (1 cd Alia Vox)



CRITIQUE, CD événement. GLUCK : Don Juan, Semiramis (ballets de Angiolini) – Le Concert des Nations. Jordi savall, direction (1 cd Alia Vox). CLIC de CLASSIQUENEWS été 2022. Enregistré en janvier 2022, à Cardona (Catalogne, Espagne).

Un impi arrogant qui choque et provoque par son esprit aussi querelleur que méprisant… le « Dom Juan » rédigé par Calzabigi, exprimé en musique par Gluck (pour le ballet d'Angiolini) sert une toute autre vision du mythe que celle qu'ont choisi après lui Mozart et Da Ponte. La vivacité du trait qui pilote et défend avec une grande énergie (Allegro presto, plage 13) Jordi Savall met en lumière ce qui séduit tant chez Rousseau : ce Gluck trépidant, direct et franc dont les instrumentistes expriment jusqu'à la frénésie, la transe qui s'enivre d'elle-même. Dès la sinfonia d'ouverture, s'entendent le chant électrisé de la guitare, doublant les cordes qui porte avec beaucoup d'acuité expressive l'élan, la force du désir de possession qui anime le chevalier indécent. Sa lascivité séductrice et racée (Chaconne espagnole, plage 20) mais aussi cour gracieuse (pas de deux avec la nièce du commandeur, plage 22). Le Ballet suit

la trame originelle espagnole et met en scène de fait, la statue du Commandeur qui paraît au festin de Dom Juan, avant d'inviter ce dernier à souper dans son propre mausolée de pierre ; voilà qui explique le sous titre de la pièce de Tirso de Molina « Dom Juan ou le festin de pierre ». Le tableau le plus spectaculaire étant le dernier, celui des enfers, où entêté, méprisant, Dom Juan est poursuivi par les démons jusqu'aux profondeurs de la terre, par les furies et leurs serpents qui inspirent le fameux finale, des plus mélodiquement et rythmiquement envoûtants. Ce que souligne la musique ici c'est après la vanité et la morve supérieure du héros, son effondrement psychique, la conscience de sa finitude face aux gémissements des âmes impies comme lui : la séquence exprime cette chute existentielle dans la violence de l'orchestre, cordes et cuivres mordants, fouettés, incisifs et sinueux. Les cors sont mis en avant, et les bois percutants, emportés par la tempête des cordes, en un cataclysme qui s'étire et s'allonge jusqu'à l'expiration du pêcheur vaniteux.

Jordi Savall en gluckiste irrésistible : Les ballets fantastiques d'Angiolini, La musique frénétique et psychologique de Gluck



Même frénésie parfois âpre et sardonique (relief des bassons) dans le ballet qui suit Semiramis des mêmes Gluck, Angiolini, Calzabigi. Ici l'hypertension des cordes offre une autre facette du style frénétique de Gluck, au moment surtout où la Reine est saisie et forcée par le spectre de Ninus d'entrer dans le mausolée

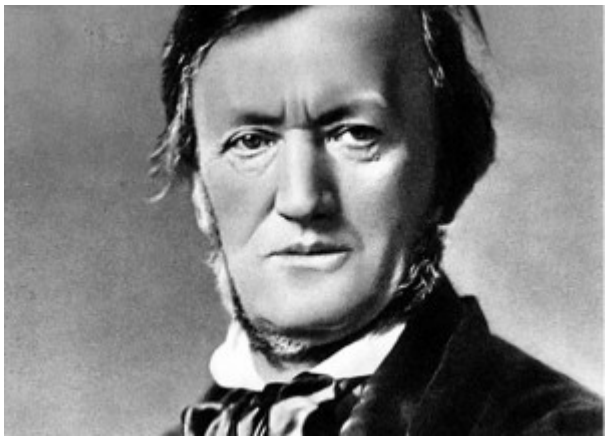
: séquence d’enlèvement terrifiante et fantastique. Jordi Savall sait enrichir la palette des ressources expressives de l’orchestre au delà d’une seule description narrative de l’argument conçu par Calzabigi ; l’horreur est la clé de toute la partition ; les effets dramatiques comme la musique convergeant vers l’issue finale, en tout point, terrifiante voire choquante ; comment les dieux refuseraient-ils à Sémiramis, souveraine toute puissante à Babylone, son choix d’épouser ce… Ninias ? C’est que ce dernier étant son fils sans être connu ainsi de lui-même et de la Reine, ne peut épouser celle qui lui a donné le jour. L’intrigue qui les en empêche et qui les élimine tout simplement offre à la musique de Gluck, cette construction directe, efficace, dramatiquement fulgurante. En cela proche du temps chorégraphique, car le mouvement précipite l’action et renforce les contrastes comme sublime les coups de théâtre, Gluck soigne particulièrement les formes serrées, courtes. Autant de séquences dramatiquement fugaces qui cependant se succèdent avec une grande unité de ton. Fort de ce constat, serviteur d’un temps dramatique autant que psychologique (grâce à la somptueuse musique de Gluck), Jordi Savall prend indéniablement plaisir à ciseler les couleurs et les timbres gluckistes pour intensifier comme caractériser chaque séquence (bien documentée selon le livret de Calzabigi qui est édité dans la notice). Il soigne le rire des cors, la fièvre des cordes, le chant argenté des bois. Ce travail sur la vivacité des timbres est évidemment permise par l’orchestre sur instruments d’époque, Le Concert des Nations, collectif d’individualités formidablement bien électrisées sous la coupe du maestro plutôt inspiré par ce répertoire. La musique de ballet, évidemment profite ici du génie de Gluck ; mais elle regorge de teintes et nuances qui en fait une remarquable tapisserie sonore, digne de l’opéra, comme des chefs d’oeuvres symphoniques de la fin du siècle (Haydn, Mozart…).

CRITIQUE, CD événement. GLUCK : Don Juan, Semiramis (ballets de Angiolini) – Le Concert des Nations. Jordi Savall, direction (1 cd Alia Vox). CLIC de CLASSIQUENEWS été 2022. Enregistré en janvier 2022, à Cardona (Catalogne, Espagne).

Le Ring de Wagner à Munich



Munich. Wagner : Le Ring. Du 20 février au 29 mars 2015. Le Bayerisches Staatsoper de Munich, dans la capitale bavaroise affiche l'intégralité de la Tétralogie wagnérienne dans la réalisation du duo Kirill Petrenko chef d'orchestre) et Andreas Kriegenburg (régie, mise en scène). Dans l'ordre, L'or du Rhin pour le prélude, puis les 3 journées : La Walkyrie, Siegfried enfin Le Crépuscule des dieux. Soit 13 soirées wagnériennes. le cycle peut être écouté dans la quasi continuité les 22,23,26 et 29 mars 2015. **Production déjà présentée en 2012.**



La Tétralogie raconte sur le registre épique et universel l'accomplissement de la barbarie et de l'indignité humaine sur le monde et les hommes. L'être intelligent et faux bâtisseur (Wotan) construit sa propre perte en imposant ses règles :

manipulation, vol, tyrannie, impérialisme. Avide et vénal, le Dieu des dieux se montre parfaitement indigne de son prestige. Pour dérober l'autorité qu'il prétend détenir, il a perdu un oeil et s'est taillé une lance dans le bois du hêtre primordial… Ici le pouvoir rend fou et l'amour de l'or, totalement inhumain. Dans L'or du Rhin, l'or pur du fleuve garant de l'équilibre naturel est dérobé par Alberich, à son tour dépossédé par… Wotan lequel pour édifier son palais du Walhalla, trompe abusivement les Géants. A la fin du Prologue, Wotan et sa clique divine monte au sommet : image de l'orgueil démesuré, leur ascension annonce déjà leur chute.

Dans La Walkyrie paraît l'amour, celui du couple Siegmund et Sieglinde, les parents du héros à venir : Siegfried. Ils sont tous les deux sacrifiés sur l'autel du cynisme de Wotan : mais sa propre fillle, la Walkyrie Brünnhilde ose braver l'ordre du père. Sieglinde pourra enfanter le héros à naître, mais elle perdra son statut et deviendra simple mortelle, protégée par un rideau de feu.

Siegfried raconte l'enfance du héros attendu. Comment Alberich son tuteur lui cache sa nature exceptionnelle et mourra sous la lame de son épée. Le héros qui ne connaît pas la peur, assassine le dragon : il peut rejoindre la Walkyrie sur son rocher pour l'épouser…

Dans le Crépuscule des dieux, la prophétie s'accomplit et Wotan doit céder la place à Siegfried. Pourtant, ce dernier trop naïf et manipulable se laisse berner par le clan de Gibishungen : il trahit Brünnhilde, et meurt honteusement à la suite d'un complot : sa mort puis l'ample monologue de Brünnhilde annonçant une ère nouvelle sont les deux temps forts d'une partition parmi les plus réussies de tout le cycle.

La Tétralogie wagnérienne à Munich
Der Ring des Nibelungen

agenda

L'or du Rhin, Das Rheingold
Les 20,27 février puis 11 et 22 mars 2015

La Walkyrie, Die Walküre
Les 28 février puis 6,14,23 mars 2015

Siegfried
Les 8,16,26 mars 2015

Götterdämmerung
Les 20 et 29 mars 2015

Illustrations : Odin par Arthur Rackham, Richard Wagner (DR)

Nouveau Chevalier à la rose à Baden Baden



Baden Baden. Strauss : Der Rosenkavalier, les 27,30 mars, 2 avril 2015. Dans le cadre de son festival de Pâques du 27 mars au 6 avril 2015. Simon Rattle et le Berliner Philharmoniker jouent l'opéra de Richard Strauss et Hugo von Hofmannsthal : le Chevalier à la rose. L'œuvre créé à Vienne en 1911 quelques années avant la première guerre synthétise toute la grâce mozartienne dont est capable Strauss, à laquelle il ajoute l'anachronisme des valses, emblème de la Vienne de Johann Strauss quand Le chevalier à la rose se déroule au XVIIIè à l'époque de l'impératrice Marie-Thérèse.

Protagoniste, La Maréchale amour amant Quinquin, c'est à dire Octavian (magnifique emploi travesti pour mezzo); même trentenaire, la jeune princesse doit renoncer bientôt face à la jeunesse insouciante et volage : Octavian aimera bientôt Sophie, plus jeune, plus jolie. Ochs, le cousin de La Maréchale est son double masculin : moins rustaud caricatural comme on le voit souvent dans nombre de productions, que trentenaire lui aussi, dépassé par les intrigues des femmes qui le piègent toujours. Le trio final met en scène les trois voix féminines de l'opéra : La Maréchale, Octavian, Sophie en une scène d'un flamboiement sensuel, au spectre instrumental, littéralement iridiscent. Alors que le Phiharmonique de Vienne est souvent écouté et plébiscité dans une œuvre emblématique de l'Opéra d'état, il est plus rare d'écouter le Phiharmonique de Berlin. **C'est l'ex chanteuse vedette dans le rôle travesti d'Octavian, Brigitte Fassbaender qui réalise la mise en scène de cette nouvelle production straussienne à Baden Baden.**

Vanités des plaisirs, illusions de la vie…



Comédie de moeurs à la façon des peintures de William Hogarth (lequel inspirera aussi Igor Strawinsky pour son Rake's progress), mais aussi évocation nostalgique de la Vienne baroque à l'époque de l'Impératrice Marie-Thérèse, le Chevalier à la rose, est surtout, un opéra né de l'accord exemplaire entre un compositeur et son librettiste: Richard Strauss et Hugo von Hoffmannsthal. Ce dernier n'hésite pas à solliciter la connaissance des convenances aristocratiques de l'Ancien Régime auprès du Comte Harry von Kessler, afin de renforcer la vraisemblance de la fresque historique. Mais l'art transcende l'anecdote et même si la remise d'une rose d'argent à la jeune fiancée Sophie, élue par

le Baron Ochs, n’est que pure fiction, la partition et le livret produisent un ouvrage d’une rare subtilité psychologique. Les auteurs interrogent les rapports des êtres les uns vis à vis des autres, la fuite du temps et la quête (vaine) de chacun pour s’en défaire et trouver un (impossible) bonheur, bien éphémère.



Vanité des plaisirs, illusion de la vie, tout en ciselant chaque tableau social, la musique exprime la quête éperdue et déjà futile d’une identité fragile. “Qui suis-je réellement? Que suis je pour les autres? Tout passe et tout s’efface”, semble se dire à elle-même La Maréchale. Même jeune, tout juste trentenaire, la jeune femme exprime la vanité de toute chose, y compris l’amour ardent que lui voue son jeune amant, “Quinquin” (Octavian). Son cousin le Baron Ochs est lui aussi un aristocrate assez “rustique” mais moins épais qu’on veut bien le chanter ordinairement. Reste, le portrait en triptyque de La Maréchale, Octavian et Sophie qui sous la plume du compositeur demeure le plus bouleversant trio final, écrit pour trois voix de femme, porté sur la scène d’un théâtre lyrique.



Le Chevalier à la rose, créé à Dresde le 26 janvier 1911, est le cinquième opéra de Richard Strauss, après Guntram, Feuersnot, Salomé et Elektra. C'est le second ouvrage né de la collaboration avec le poète Hofmannsthal. Du même duo créateur naîtront ensuite, Ariane à Naxos (1912), La Femme sans ombre (1919), Hélène d'Egypte (1928) et Arabella (1933)…

Le Chevalier à la Rose de Strauss à Baden Baden
3 dates au Festival de Pâques de Baden Baden

Informations
Réservations

Le 27 mars 2015 à 18h
Le 30 mars 2015 à 18h
Le 2 avril 2015 à 18h

Sir Simon Rattle, direction musicale
Brigitte Fassbaender, mise en scène

Anja Harteros, la Maréchale
Peter Rose, Ochs
Magdalena Kožená, Octavian
Anna Prohaska, Sophie
Carole Wilson, Annina
Clemens Unterreiner, Faninal
Elisabeth-Maria Wachutka, Marianne
Lawrence Brownlee, un chanteur

Philharmonia Chor Wien
Berliner Philharmoniker

Illustrations : Richard Strauss, portrait de jeune femme par Nattier, Hofmannsthal (DR)

Tricentenaire de la mort de Louis XIV

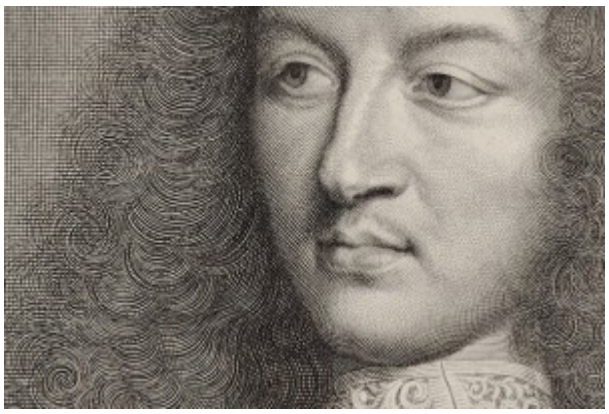


Versailles : Tricentenaire de la mort de Louis XIV : avril 2015 – février 2016. Décédé le 1er septembre 1715 après 72 ans de règne, Louis XIV né en 1638 laisse un héritage politique, économique et social plutôt mitigé. Les guerres ont épuisé le peuple et les ressources de l'Etat, mais l'art français a dominé toute l'Europe, faisant de la France, après lui, le phare artistique copié par toutes les Cours dignes de ce nom. Pas un prince qui ne souhaite jusqu'à la fin du XVIIIème, reproduire voire égaler la splendeur de Versailles. Roi danseur, épris d'opéras et de divertissements, Louis XIV fusionne le prestige des arts et le rayonnement de sa fonction : sous son règne, l'art est de propagande et toutes les disciplines en leur degré d'excellence incarnent la supériorité du pouvoir monarchique. Le Château de Versailles en 2015 célèbre donc le tricentenaire de la mort de son fondateur.

Versailles célèbre le tricentenaire de la mort de Louis XIV

Louis en roi artiste

En réalité, Louis XIV, en fils digne, développe le mythe de Versailles hérité de son père, le mélancolique et solitaire Louis XIII(Lire notre dossier spécial le Luth de Louis XIII avec la collaboration du luhtiste Miguel Yisrael). Il fait de la retraite masculine du père, le lieu de ses chasses et de ses maîtresses, une résidence de divertissements où s'orchestre et est mise en scène tel un opéra permanent, la fonction royale, ce dès 1664, avec les Fêtes de l'île enchantée qui reprend le thème du Roi amoureux séduit par la magicienne sur son île magique…
La programmation évoque la figure du Roi artiste : celui qui dansait donc, jouait de la guitare, collectionnait tableaux et antiques, a particulièrement veillé à l'essor de ses Académies, aimait passionnément les Grands Motets, les tapisseries, la porcelaine, les objets précieux, méticuleusement déposés et inventoriés dans son cabinet personnel…



La programmation versaillaise met l'accent sur le duo des amuseurs Lully et Molière dont le génie mêlé transcende le genre de la comédie ballet dont il font un prélude à l'opéra français à venir (tragédie en musique inaugurée par Cadmus et Hermione en 1673). William Christie inaugure un nouveau type de spectacle, une nuit de concerts promenades (formule créé au

sein de son festival vendéen de Thiré chaque mois d'août) : en proximité avec les interprètes, les spectateurs peuvent écouter les concerts dans les 3 lieux musicaux du Château : l'opéra, la chapelle, la Galerie des glaces…(Nuit Louis XIV William Christie, les 25 et 26 juin 2015). L'Italie est la source d'inspiration de la Cour de Louis XIV (Lully était florentin) : à défaut de recréer Ercole Amante de Cavalli, opéra italien créé pour ses noces, l'Orfeo de Luigi Rossi est programmé (premier opéra italien créé à Paris en mars 1647, à la demande de Mazarin). Si le futur Louis XIV n'avait que 9 ans, fortement impressionné (par les machineries de Torelli et la virtuosité du chanteur castrat Atto Melani), il en conserve le goût passionné de l'opéra et du spectacle lyrique. La place du choeur et des ballets fera ensuite l'identité de l'opéra proprement versaillais et donc français… bientôt conçu par Lulli devenu Lully.

Programmation Louis XIV 2015 à Versailles : D'avril 2015 à février 2016

Au total **9 programmes différents et 3 bals costumés** (en juin 2015)

Les 8,9,10,11 avril 2015, 20h
Le 12 avril à 15h
Opéra royal
Lully / Molière : Le Bourgeois Gentilhomme
Christophe Coin, direction
Denis Podalydès, mise en scène



Les 25 et 26 juin 2015, 20h
Opéra royal, Chapelle royale, Galerie des Glaces
Concert promenade orchestré par William Christie et ses Arts Florissants
La nuit de Louis XIV – William Christie

La nuits des 3 rois par Jordi Savall
Musiques de Louis XIV, XV, XVI
Concert des Nations, Jordi Savall
Le 30 juin 2015, 20h
Opéra royal, Chapelle royale, Galerie des Glaces

Messe à 4 choeurs. Charpentier / Hersant :
Olivier Schneebeli, direction
Maîtrise de Radio France
Les Pages et les chantres du Centre de musique baroque de Versailles
le 2 juillet 2015, 20h
Chapelle royale

Lully : Armide
Opera Atelier Toronto
David Fallis, direction
Les 20, 21, 22 novembre 2015
Opéra royal

Lully : Ballet royal de la nuit, 1653
Correspondances
le 29 novembre 2015, 16h
Opéra royal

Gala Lully
Capella Mediterranea
Leonardo Garcia Alarcon
Le 1er décembre 2015
Galerie des glaces

Lully / Molière : Monsieur de Pourceaugnac
Les Arts Florissants,William Christie
Clément Hervieu Léger, mise en scène
Les 7, 8, 9 et 10 janvier 2016
Opéra royal



Luigi Rossi : Orfeo
Pygmalion
Les 19 et 20 février 2016
Opéra royal

3 bals costumés en juin 2015

Fêtes Galantes
Soirée costumée dans les Appartements du Roi Soleil : musiques et divertissements au temps de Louis XIV
Faenza, Marco Horvat. L'Eventail. La Compagnie baroque.
Lundi 1er juin 2015 à 19h30
Petits et Grands appartements du Roi, chapelle royale, Galerie des glaces

Le Grand bal masqué de Kamel Ouali, le Roi Soleil
Samedi 27 juin 2015, 23h30
Jardins de l'Orangerie

Mon premier bal à Versailles
Bal costumé de Kamel Ouali : pour les 6-12 ans
Dimanche 28 juin 2015, 15h
Orangerie

Toutes les infos, les modalités de réservations, les horaires et les lieux des concerts sur **le site de Château de Versailles Spectacles CVS**



DVD. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko,

Castronovo… (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical)



DVD compte rendu critique. Mozart : Don Giovanni. Schrott, Netrebko, Castronovo… (Engelbrock, Baden Baden mai 2013, 2 dvd Sony classical). Dans la mise en scène intelligente et moderniste de Philipp Himmelmann, ce Don Giovanni capté live en mai 2013 auFestival de Baden Baden dévoile plusieurs attraits non négligeables ; l'orchestre sur instruments d'époque d'abord de Thomas Engelbrock sevrant avec une fine caractérisation chaque climat de la partition de Mozart dont on réécoute avec beaucoup d'intérêt chaque trouvaille et trait génial. La sonorité séduisante (cordes à l'unisson), l'équilibre caractérisé des pupitres s'entend dès l'ouverture à la belle énergie, nerveuse et d'une gravitas prenante. Ensuite le cast fournit un autre argument : ex époux à la ville, **Anna Netrebko** – star à Baden Baden et depuis longtemps comme à Salzbourg, tête d'affiche régulière, qui retrouve ainsi le baryton uruguayen **Erwin Schrott**. Les deux convainquent absolument chacun dans leur emploi : en nuisette rose, Anna, ardente, habitée, vraie nature tragique, cisèle chaque couleur de chaque situation comme si elle jouait sa vie, avec petites limites cependant, une attention pas toujours aussi raffinée à l'articulation du verbe, et parfois comme on l'a vu récemment dans un Strauss risqué, une ligne en perte de justesse. Mais par ailleurs quelle intensité sensible ! Sorte de maffieux à la lame facile, Erwin Schrott animal cynique et séducteur faussement amusé, semble agir comme un félin calculateur, tirant profit de tout : l'aisance du jeu scénique et vocal

séduisent. A leurs côtés, le Leporello de Pisaroni s'emballe et trépigne comme une vraie nature dramatique, sans forcer : idem pour l'Ottavio de Castronovo, toujours égal et naturellement ardent : il incarne cet embrasement progressif que le fiancé de Anna éprouve avec son aimée aux côtés du provocateur infâme… Moins convaincante à force d'hystérie dans le jeu, l'Elvire de Ernman (le maillon faible de la distribution avec la Zerlina sans charme…).

Baden Baden a le chic de réunir un plateau digne de Salzbourg. Ne réfrénons donc pas notre plaisir face à cette production très séduisante.



Mozart : Don Giovanni. Erwin Schrott, Anna Netrebko, Charles Castronovo, Malena Ernman, Luca Pisaroni, Balthasar-Neumann-Chor & Ensemble. Thomas Hengelbrock, direction. 2 dvd Sony classical 88843040109. Festival de Baden Baden, live de mai

2013. Illustration : Erwin Schrott (DR)

Haendel : Israel en Egypte, Israel in Egypt (Roy Goodman, 2014, 2 cd Etcetera)



CD, compte rendu critique. Haendel : Israel en Egypte, Israel in Egypt (Roy Goodman, 2014, 2 cd Etcetera). Une impression de départ se précise immédiatement : la matière râpeuse souvent rugueuse de l'orchestre dès le début laisse prévoir un dramatisme à la fois resserré et précis, avare en échappée extatique et contemplative comme le réalise autrement William Christie sur le même sujet haendélien. Action et réflexion, voilà les deux composantes poétiques de l'oratorio de Haendel. Roy Goodman semble avoir tranché pour la retenue parfois extrême… La relative austérité douloureuse convient au sens même de la fable biblique concernée : les Iraéliens en Egypte ayant éprouvé les événements les plus éprouvants de leur histoire. Les tempi ralentis et l'articulation retenue du chœur dès le début affirment une lecture plus introspective que réellement

dramatique. Il est vrai que la première partie (ici la musique exalte le tombeau des pleurs sur la mort de Joseph) est d'abord une ample et spectaculaire déploration collective… le chœur endeuillé pleure la chute des grands et donc souligne la vanité des gloires terrestres : pourtant il faut d'urgence se reporter à l'accomplissement des Arts Florissants saisissants ambassadeurs des Funérailles pour la Reine Caroline l'amie et protectrice de Haendel (cd récemment paru aux éditions Les Arts Florissants) ; car Haendel a repris du cycle pour Caroline, les mêmes paroles et les mêmes inflexions d'un pathétique irrésistible : How is the mightly fall'n ! (comme le puissant est tombé !)

Entre méditation et action

Mais ici à force de ralentir, le mordant du verbe se dilue et l'exclamation paniquée retombe sans muscles. Pourtant la section de glorification qui compose l'apothéose des bienfaits de Joseph ne manque pas de grandeur ni de solennité. De même l'introduction instrumentale du Quatuor : » the righteous shall be had in everlasting remembrance … » / le juste sera éternellement gardé dans la mémoire…, manque d'ampleur, de chair : il sonne étriqué. Les solistes paraissent souvent exténués, et le chœur à la peine. La direction de Roy Goodman reste sage.
Et puis dans la troisième partie (Le cantique de Moïse), la tension de ce concert live portant peu à peu ses bénéfices, instrumentistes, choristes et solistes soudainement se lâchent davantage, offrant dans la tenue méditative et de réflexion, une caractérisation qui manquait jusque là. Les grands chœurs fugués qui semble récapituler toute la charge spirituelle accumulée, prennent acte de la présence divine, cultivent enfin un souffle épique que l'on attendait. Dans son air exalté, le ténor James Gilchrist trouve le ton d'une juste implication, idem pour tous les solistes de cette partie dont le soprano 1 (Julia Doyle) qui tout en louant la puissance divine, sait aussi évoquer les miracles de la Divinité

généreuse et protectrice pour le peuple élu. Autant la première partie (Lamentation après la mort de Joseph) est marquée par l'affliction médusée, statique, autant la dernière partie, évoquant Moïse, redouble d'épisodes et séquences très dramatiques, portés par un engagement palpitant des interprètes : superbe chœur The people shall hear…, Handel et son librettiste n'hésitent pas à précipiter l'action : la noyade des troupes de Pharaon est « emportée » en quelques mesures par un récitatif dramatique alloué au ténor mais surligné ensuite par un chœur solennel et doxologique. Le Handel majestueux et narratif s'exprime idéalement dans la dernière séquence associant le soprano et le chœur dans une célébration collective, élan irrépressible après l'affirmation de l'anéantissement des cavaliers de Pharaon dans les eaux vengeresses.

Roy Goodman formé par Gardiner à l'école de Haendel, trouve finalement le ton juste entre fine caractérisation et profondeur méditative de la fresque biblique. Entre enseignement méditatif et drame narratif, le chef gagne en cours de performance à être écouté. Si Lamentation et Exode peinent parfois, la combinaison des troupes réunies sous sa direction s'électrise surtout dans la dernière partie (Cantique de Moïse). L'écoute est d'autant plus profitable qu'il s'agit ici de la version de la création (1739) où de facto le compositeur, convaincu par son matériau précédent, recycle la totalité de son Anthem pour les funérailles de sa protectrice la Reine Caroline (1737). Pas facile de réussir la première partie toute voilée par le deuil et la désolation. Dans sa globalité, le travail du chœur omniprésent, l'assiduité des solistes qui se bonifient en cours de cycle, le chef au début timoré, puis de plus en plus convaincant, composent une très honnête lecture de l'un des oratorios anglais de Haendel parmi les plus originaux et profonds, écrits à Londres.

Handel : Israel in Egypt (version originale 1739). Julia

Doyle, Maria Valdmaa, David Allsopp, James Gilchrist, Roderick Williams, Peter Harvey. Nederlands Kmaerkoor. Le Concert Lorrain. Roy Goodman, direction. Enregistré en septembre 2014 à Brême,lors du festival Musikfest. **2 cd Etcetera KTC 1517**.

Centenaire de la mort de Scriabine 1915-2015



Centenaire de la mort de Scriabine 1915-2015. Tous ses portraits photographiques l'attestent : il était un dandy à fière allure, affichant une moustache aux pointes savamment effilées qui lui donnaient l'aspect d'un prince aventurier d'un autre âge… *Russe par sa naissance, Scriabine demeure européen : un musicien qui pense la musique en visions fulgurantes, établit des relations inédites entre poésie et musique (comme Schumann), philosophie (Strauss) et aussi couleurs (avant Messiaen). L'on ne saurait même être incomplet ici sans citer les rapprochement avec la peinture comme l'indique clairement les relations de Scriabine avec Jean Delville (dont l'image du Prométhée a inspiré celui de Scriabine) et aussi Kandinsky ! C'est un moderne qui recycle les grands romantiques avant lui (Liszt, Chopin), dessine à l'époque de Berg, Stravinsky et Szymanowski, les nouvelles frontières et le nouvel horizon de la musique; … en somme, un maître alchimiste qui ouvre le chemin pour Cage et Stockhausen. Scriabine a élevé l'acte musical au niveau du cosmos. Voici son portrait pour le centenaire de sa mort,*

survenu en avril 1915. Il n'avait que 43 ans.

Né à Moscou en 1872, Alexandre Scriabine est élevé et initié à la musique par sa tante. A 10 ans il intègre le corps des cadets de l'Ecole militaire, tout en suivant déjà l'enseignement de Nicolas Zverev (piano, dans la pension de ce dernier : Rachmaninov est son jeune confrère et ami) et de Sergueï Taneïev (composition). A 16 ans, il retrouve Taneïev au Conservatoire, et entre dans la classe d'Arenski (composition). A l'époque de la composition de la Sonate n°1 – un genre dans lequel il se montre un nouveau maître absolu tant par la concision de l'architecture resserrée, que l'invention harmonique et mélodique d'une irrésistible intensité-, Scriabine comme ce fut le cas de Schumann auparavant (autre compositeur pianiste) subit une paralysie de la main droite qui le fait basculer dans une profonde dépression. Il n'a que 20 ans (1893), mais très vite, une splendide carrière de pianiste virtuose, tenant à la fois de Liszt pour la bravoure électrique et spirituelle, et Chopin, pour l'incandescence introspective (tournée vers l'ivresse, l'extase, toujours la sublimation de l'acte musical) s'affirme peu à peu, comme en témoigne ses premières tournées européennes (Allemagne, Suisse, Italie : 1895) et aussi ses récitals à Moscou et Saint-Petersbourg. Sur les traces de Chopin (mais aussi « concurrencé » par Rachmaninov), Scriabine rassemble d'anciennes partitions, en écrit de nouvelles : ce sont les fameux sublimes 24 Préludes opus 11 de 1896.
Avec son Concerto pour piano en fa dièse majeur opus 20, Scriabine devient lui-même, suscitant la jalousie du corps professoral et aussi ceux qui ardents partisans du folklore russe et usant et abusant de références slaves, tels Rimski, ne comprennent pas que Scriabine affecte d'être plus occidental que russe, sans jamais développer une mélodie russe ou slave dans sa musique. A 26 ans (1898), le jeune pianiste compositeur devient néanmoins professeur au Conservatoire de Moscou (piano).

les cimes du romantisme



Habité par la forme pure et le langage d'une musique surtout spirituelle, elle-même porteuse d'un idéal philosophique où le créateur démiurge rend audible l'harmonie cosmique, Scriabine s'intéresse en 1900 à l'écriture symphonique. Sa Symphonie n°1 puis n°2 (1901) marque l'ampleur d'une pensée musicale inédite ; Scriabine se passionne alors pour Nietzsche. Il a toujours été un lecteur et un poète assidu (ses Carnets tenus sa vie durant offrent aujourd'hui une idée exacte et précise de sa pensée : ils témoignent dès le début d'un goût affûté pour l'écriture et la quête de correspondances littéraires et musicale).

L'année 1903 qui est celle de ses 31 ans marque une rupture : il démissionne du Conservatoire, pour ne s'exercer qu'à la composition. En outre il rencontre une nouvelle élève Tatiana de Schlœzer, qui sera sa seconde épouse, la compagne qui le comprend à la perfection… certainement mieux que sa première épouse Vera Ivanovna Isakovitch (épousée en 1897 à 25 ans!). En 1903, le musicien compose aussi sa Symphonie n°3 opus 43, dite « le divin poème ».

Dernière décennie (1905-1910)



Scriabine quitte Vera en 1905 et s'installe avec Tatiana à Bagliosco. Dès lors, pendant les 10 dernières années de sa vie (son décès survient le 14 avril 1915), Scriabine approfondit encore son travail sur la forme et le sens de l'art musical : chef d'oeuvre prométhéen et lisztéen (- Prométhée inspirera un prochain sommet orchestral en 1911…-), **le Poème de l'extase opus 54**, contemporain de la Sonate n°5 opus 53, date de 1907.
L'œuvre oscille constamment entre poison et enchantement, ivresse, extase, danse et transe… De près de 25 mn (selon les versions), c'est définitivement sa 4ème Symphonie et le prolongement de ses recherches déjà inouïes dans le genre symphonique : une synthèse d'un flamboiement sonore qui exige couleurs, transparence, précision arachnénenne ; Scriabine comme le jeune Stravinsky (celui tout aussi génial qui conçoit L'Oiseau de Feu, et Petrouckha avant l'implosion du Sacre) impose une maestrià d'orchestrateur irrésistible. Mais au delà du sujet, l'écriture semble porter l'orchestre vers un point de fusion toujours plus élevé : la sublime fanfare céleste finale tempère le tissu outrageusement sensuel qui s'est développé auparavant, préludant à l'éblouissement conclusif énoncé comme l'aube d'un monde à naître En 1908, son éditeur exclusif, le chef d'orchestre hyper dynamique, Serge Koussevitsky lui alloue une rente annuelle contre de nouvelles compositions : l'auteur peut donc vivre de sa principale activité.
Dès 1909, Moscou et Saint-Petersbourg reconnaissent la valeur du Poème de l'extase. En 1911, à Moscou, il fait créer son Prométhée avec un immense succès; plusieurs tournées en Allemagne, Hollande (1912) et aussi à Londres (1913) couronnent le génie de Scriabine comme pianiste et compositeur (les Sonates n°8, 9 et 10 datent de la même année 1913). Vers

la flamme, poème opus 72 est l'aboutissement de toute la carrière.
Marqué par la pensée du musicien et philosophe soufi Inayat Khan, Scriabine quelques temps avant de mourir, songeait à construire un temple en Inde à Madras pour la création de sa nouvelle partition Mystère (dans le parc de la Société de Théosophie). La partition est son testament et demeure inachevée à ce jour.

Malgré son caractère subliminale et hautement intellectuelle, d'une virtuosité cependant essentielle (car millimétrée selon un schéma de développement souvent concis et synthétique : même dans ses Symphonies, le compositeur n'aime pas s'étendre), l'écriture d'Alexandre Scriabine séduit toujours par son originalité harmonique et surtout sa profonde sensualité. De l'ivresse à l'extase et aux vertiges conscients, toujours parfaitement calibrés, chaque partition de Scriabine relève d'une transfiguration: l'indice d'une quête coûte que coûte préservée, menant de la danse à la transe.
Jamais dogmatique ni démonstrative, l'écriture de Scriabine sait devenir pure poésie a contrario de l'ambition spirituelle qui la soustend. Les titres de ses œuvres majeures (Le divin poème, le Poème de l'extase, vers la flamme, Prométhée…) disent assez l'absolue exigence de celui qui vécut la musique tel le couronnement des disciplines spirituelles.

Illustrations : Portraits de Scriabine (1872-1915) ; Prométhée de Jean Delville (DR)

Bordeaux, le 27 janvier 2015, 17h30 : Récital rencontre Ivan Ilic



Bordeaux, Librairie Mollat, le 27 janvier 2015, 17h30. Rencontre récital Ivan Ilic à propos du Livre cd dvd dédié à Morton Feldman : Detours which have to be investigated. *Detours which have to be investigated… c'est d'abord un objet inclassable, une œuvre d'art reflet ou prolongement d'un travail interdisciplinaire, entre arts visuels, piano et vidéo… centré sur l'écriture de Morton Feldman : amoureux de peinture, proche de Pollock, Rothko, le compositeur américain, véritable poète sensible a incarné les vibrations artistique new yorkaises des années 1960 et 1970. En sonorités énigmatiques, la musique de Feldman inspire l'interrogation, stimule la recherche, pose d'autres défis au créateur, suspendant le temps, étirant l'espace pour de nouveaux lieux et des sensations inédites : en témoigne le climat évanescent hypnotique que joue le pianiste d'origine californienne et résidant en France depuis 13 ans, Ivan Ilic dans ce livre d'un format et d'une conception inédits.*

Le pianiste Ivan Ilic réalise un hommage atypique à Morton

Détours prolifiques…



Detours Which Have to Be Investigated… le titre est une invitation à la divagation et aux rencontres… une intention d'ouverture et de métissage que le pianiste Ivan Ilic sait cultiver depuis sa formation à Berkeley. Au carrefour des approches, entre design, graphisme, musique et vidéo, Ivan Ilic cultive ses champs atypiques :il les prolonge même en une nouvelle formulation grâce à ce livre grand format qui est d'abord un objet au graphisme épuré. On sent bien ici que le choix de la typographie, l'implantation des lettres dans l'espace de la page, le positionnement des textes et celui des photographies signifie autant que leur contenu ; l'esthétisme est vecteur de sens : il a été réalisé par l'école HEAD (Haute école d'art et de design) de Genève en Suisse, avec l'artiste Benoît Maire. Le message du livre formule un hommage original à l'oeuvre du new yorkais Morton Feldman. Le vide de la page renvoie à l'éloge de la lenteur, à l'imaginaire de l'espace infini, à l'exploration de l'invisible. Des champs sensibles que l'on croyait définitivement inatteignables (depuis Scriabine) mais que le pianiste s'est fait une spécialité singulière de transmettre et rendre … intelligibles (son dernier cd The Transcendantalist : -Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman…-, aux explorations suggestives en témoigne particulièrement).



Concret / Abstrait. Le livre **Detours which have to be investigated** offre une parure concrète à une musique d'essence abstraite : c'est son défi et le succès de sa réalisation. Le dvd précise ce en quoi, autre

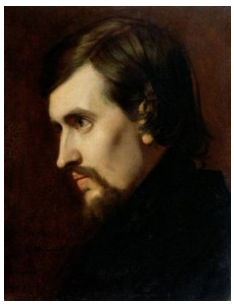
facette passionnante du travail
avec les élèves plasticiens de Genève, la musique planante et introspective – « atmosphérique » dit Ivan Ilic, colle parfaitement à une mise en images. Chaque vidéo, comme une miniature préparatoire est le prélude à l'écoute intégrale des oeuvres du compositeur. Documentaire pédagogique d'un côté, essai visuel de l'autre conçu comme un film lui aussi d'atmosphère. L' image est le meilleur vecteur pour mieux apprécier l'écriture contemporaine : c'est le sentiment qui a inspiré ce travail réunissant les jeunes graphistes et plasticiens genevois et l'intervenant Benoît Maire qui a invité dans ce sens le pianiste Ivan Ilic. Musique sans drame, les partitions de Feldman sont des portes vers l'infini. C'est un terreau riche et prometteur qui stimule la pensée vagabonde d'un pianiste singulier. Dont les choix imprévus et le goût confirment le désir du renouvellement et une curiosité exigeante : on se souvient de ses précédents albums aux programmes inédits, vrais défis pour le technicien, grand accomplissement pour l'interprète : 53 Etudes de Leopold Godowsky, d'après les 27 Etudes de Chopin ; puis récemment l'album pré cité : The Transcendentalist (Scriabine, Cage, Wollschleger, Feldman) où déjà Palais de Mari de Feldman rayonne par son atmosphérisme suggestif et poétique.

LIRE notre **présentation complète du récital rencontre Ivan Ilic à Bordeaux, Librairie Mollat, le 27 janvier 2015, 17h30 à la Librairie Mollat**

Opéra, annonce : Cinq Mars de Gounod, récréé en janvier 2015



OPERA. Gounod : Cinq Mars, recréation. Munich, Vienne, Versailles, les 25, 27 et 29 janvier 2015. L'opéra Cinq Mars est aussi méconnu que son auteur demeure célèbre. Preuve que dans le catalogue des plus grands compositeurs romantiques français pourtant parfaitement identifiés et joués, des oeuvres mal connues subsistent. C'est le cas exemplaire de l'opéra historique **Cinq Mars** dont Gounod, à 59 ans, veut faire un ouvrage de maturité, ambitieux et subtil dans l'esprit du grand opéra de Meyerbeer. Les amours contrariés entre Marie (de Gonzague) et le marquis de Cinq-Mars ne résistent pas à la rivalité radicale qui oppose les Grands et le Cardinal de Richelieu. Dans le contexte du Paris des Précieuses et des salons de courtoisie élégante (Marion Delorme, Ninon de Lanclos…), – où se détache l'évocation du roman amoureux et de la carte du tendre par la citation du dernier roman de Scudéry, *Clélie* (second tableau de l'acte II), Gounod évoque une histoire sentimentale et surtout un drame politique. En situant sur les traces de Vigny, l'action au XVIIè, Gounod fait du néobaroque, soignant l'éloquence de l'orchestre, la caractérisation contrastée des personnages selon les situations, surtout le flux dramatique en particulier dans les actes III et IV, courts, efficaces, précipités dont l'allant irrésistible conduit à la condamnation et la marche au supplice du marquis trop arrogant.



La célèbre cantilene de Marie « Nuit resplendissante » aura phagocyte un ouvrage entier d'une grande valeur et plutôt tardif rompant avec une longue période de silence. créé en avril 1877 l'opéra comique est révisé dans le sens d'un vrai grand drame historique dan l esprit de Meyerbeer pour sa reprise des l'automne 1878. Gounod est l'élève à Paris de Reicha, dont un récent disque vient de révéler la sublime et féconde écriture dans le genre Quatuor, une offrande des plus abouties et originales qui sait recueillir l'héritage de Haydn à l'époque de Beethoven. … Reicha professeur au Conservatoire de contrepoint et de composition affine la formation des compositeurs qui s'avèrent les plus importants du XIXeme : Berlioz, Liszt. ..

LIRE notre dossier complet : Cinq-Mars de Charles Gounod.

Illustration ci dessous : Charles Gounod par Henry Lehmann.

Recréation de l'opéra de Charles Gounod : Cinq-Mars, 1877

3 dates : Munich, Vienne, Versailles, les 25, 27 et 29 janvier 2015.

Jeudi 29 janvier 2015 à 20h

Opéra royal de Versailles

Mardi 27 janvier 2015 À 19h
Theater an der Wien
Vienne (Autriche)

Dimanche 25 janvier 2015 À 19h
Prinzregententheater
Munich (Allemagne)

LIRE [notre dossier complet : Cinq-Mars de Charles Gounod]

Steffani : Niobe (Gauvin, O'Dette, Stubbs, 3 cd Erato, 2013)



CD, compte rendu critique. Steffani : Niobe (Gauvin, O'Dette, Stubbs, 3 cd Erato, 2013). *Les initiateurs de cette résurrection étonnante (et légitime) n'avait pas attendu le coup marketing certes louable de Cecilia Bartoli et son cd Mission (paru à l'automne 2012, avec grand fracas au regard de la couverture volontiers provocatrice : on y voyait la diva romaine tête rasée brandissant une croix comme un exorciste…), pour dévoiler la sensualité aimable et*

languissante du compositeur Agostino Steffani (mort en 1728), musicien diplomate, ecclésiastique et spécialiste entre autres, de duos vocaux parmi les plus suaves de la musique européenne du XVIIIè à une époque qui précède les grands accomplissement de Rameau et de Haendel. Né italien, Steffani fait surtout sa carrière en terre germanique, de Cour en Cour (à Munich, à Hanovre…), où s'impose partout le goût pour la musique italienne. Enregistré dès novembre 2013 au festival de musique ancienne de Boston, l'opéra Niobe souligne effectivement le tempérament hautement dramatique de Steffani, en une langue très proche de Haendel. L'opéra créé en janvier 1688, a déjà fait l'affiche de Schwetzingen dès 2008, avant Covent Garden en 2010, et donc Boston (Early music festival… en 2013, en version de concert que prolonge cet enregistrement produit par Erato). Inscrit dans l'esthétique lyrique du plein XVIIè (Seicento), Niobe affirme une assimilation évidente des opéras vénitiens (Monteverdi et Cavalli surtout), d'Alessandro Scarlatti, et des ouvrages français lullystes (l'élégance majestueuse colorée de nostalgie suggestive dans les ballets : ballet des soldats au banquet et chaconne finale).

Opéra en première mondiale

Entre Lully et Haendel : le cynisme sensuel de Steffani

Ardente, féminine, humaine, et tendre le soprano de Karina Gauvin va idéalement à la souveraine Niobe dont l'arrogance thébenne est écrasée et violemment punie par les dieux, Artemis et Apollon, les enfants

de Latone que Niobe ose outrager dans son propre temple. Angélique (parfois doucereux) et d'une constante douceur atténuée (trop systématique), Philippe Jaroussky incarne l'époux de Niobe, Anfione dont la chaleur et l'humanité se révèlent dans plusieurs airs impressionnant par leur profondeur et leur justesse poétique, totalement bouleversant : air des sphères, lamento ultime, tout exprime chez lui une langueur empoisonnée et ciselée et d'un rare raffinement : l'ennemi du magicien Poliferno, a depuis longtemps renoncé au pouvoir car il est frappé par une étonnante lassitude : le rôle est l'un des plus surprenants de l'opéra baroque de cette fin du Seicento (dommage que Jaroussky atténue la portée expressive du personnage par des aigus de plus en plus tirés et aigres, une ligne vocale et des phrasés trop limités).

Propre à l'opéra vénitien, les emplois bouffons et délirants (José Lemos en Nerea) ne sont pas écartés, présence d'un sentiment satirique sur la vanité des passions humaines. Le Manto d'Amanda Forsythe (fille de Tiresias, le prêtre aveugle de Latone) se distingue également, comme les deux autres haute contres : Terry Wey (Créonte, l'amoureux transi de Niobe) et le précité José Lemos, comme les deux ténors : Aaron Sheehan (le prince Clearte également épris de Niobe) et Colin Balzer (Tiberino, prince sauveur et bientôt époux de Manto), sans omettre le très bon Tiresias de Christian Immler. Les couleurs vives et chatoyantes de l'orchestre emmené par le luthiste Paul O'Dette et son compars Stephen Stubbs (auquel l'on doit tant de superbes programmes du XVIIème italien), le sens des nuances et cet abandon à la sensualité d'essence vénitienne offrent ainsi une résurection de Niobe particulièrement réussie.
Ne pensez pas que l'élégance de la forme et du style porte une intrigue de simple convention : le drame épingle la vanité et l'arrogance (celle de Niobe), antichambre de sa déchéance : l'orgueil tue et le pouvoir mène à la folie : telle est la

morale de cet opéra dont la cynisme tragique doit beaucoup d'une certaine façon à la maturité du théâtre de Monteverdi à Venise. La magie et la folie, le délire tragique et fatal que suscite l'exercice du pouvoir comme la puissance (Niobe et Amphion vont jusqu'à se diviniser!)… brosse un portrait réaliste de la petitesse humaine, sa vaine prétention, sa folie inextinguible. On est certes ému par l'humanité souffrante, nostalgique et sensuelle de Niobe et d'Amphion (finalement des bourreaux sympathiques… comme les Macbeth plus tard chez Verdi), les souverains de la fière Thèbes, mais l'on se dit aussi qu'ils n'ont rien vu venir et qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé. Si l'écriture se montre proche de Lully (sans les chœurs cependant)), elle rappelle aussi Biber. Steffani, compositeur lettré et fin diplomate devait connaître les secrets ambivalents de la nature humaine. Niobe en témoigne de façon éloquente et somptueuse. Superbe révélation.

AGOSTINO STEFFANI (1654-1728) : Niobe, Regina di Tebe (1688)
Musique de ballet rajoutée de Melchior d'Ardespin (1643-1717)
Livret de Luigi Orlandi, d'après Les Métamorphoses d'Ovide

Karina Gauvin: Niobe
Philippe Jaroussky: Anfione, Roi de Thèbes
Amanda Forsythe: Manto
Christian Immler: Tiresia
Aaron Sheehan: Clearte
Terry Wey: Creonte
Jesse Blumberg: Poliferno
Colin Balzer: Tiberino
José Lemos: Nerea
Boston Early Music Festival Orchestra Paul O'Dette & Stephen Stubbs Coffret 3CD ERATO 0825646343546. Enregistrement

réalisé à Bremen, en novembre 2013.